

# LIBERAL-PRODUCTIVISME ET SOCIAL-PRODUCTIVISME FACES OPPOSEES D'UN MEME MODELE ?

ALAIN LIPIETZ

*Economiste*

*Chercheur au C.E.P.R.E.M.A.P.*



Je remercie d'abord les organisateurs de ce colloque d'avoir bien voulu m'inviter à ce débat sur «les nouveaux visages du socialisme à travers le monde». C'est faire preuve d'une grande ouverture d'esprit et c'est aussi me mettre dans un grand embarras, car je ne suis pas absolument sûr, après tout, que l'écologie politique soit un «autre visage du socialisme». C'est peut-être un autre visage du progrès plutôt qu'un autre visage du Socialisme.

Maintenant, vous pouvez ici appeler «socialisme» ce que, nous, nous appelons notre conception du progrès. Dans ce cas, cela n'est qu'une question de mots mais encore faut-il bien se mettre d'accord sur les mots.

Je suppose quand même que vous n'attendiez pas de moi que je vous parle des questions d'environnement : l'effet de serre, la couche d'ozone, toutes ces

choses-là. Je suppose que vous connaissez cela par cœur. Je n'ai rien préparé sur ce sujet. J'ai peut-être eu tort. Et je le pensais en écoutant Pierre Guidoni, tout à l'heure, car j'ai appris qu'en compagnie des féministes nous avons l'honneur de faire partie des représentants d'un «pessimisme luthérien», voyant des périls partout. Je me suis dit qu'il ne serait pas inutile de temps en temps de refaire des fiches techniques, des fiches de formation, pour expliquer que si la situation n'est pas dramatiquement catastrophique, elle peut simplement le devenir au fil du temps. La vraie catastrophe, si les choses continuent au rythme actuel, est plutôt à prévoir vers l'an 2030, année vers laquelle aussi bien Pierre Guidoni que moi-même ne serons plus là pour payer les pots cassés. Par conséquent, on peut se contenter de dire «alors, nous serons tous morts.»

■ Le problème, c'est que les jeunes qui ont aujourd'hui dix-huit ans ne seront pas morts, pas encore même à l'âge de la retraite. Le problème que nous avons à traiter n'est pas simplement de savoir si la situation est maintenant catastrophique, mais si elle le sera dans quelques années. Il faut traiter de cela, pour nos enfants et les enfants de nos enfants.

■ AUTREMENT DIT, LA QUESTION EST DE SAVOIR SI LE «MODELE DE DÉVELOPPEMENT», la conception du progrès que l'on soutient sous le nom de socialisme, ou d'écologie, ou d'alternative, est «soutenable» au sens économique et écologique du terme, c'est-à-dire si elle peut se reproduire sur plusieurs générations sans que les générations futures se retrouvent dans une situation de survie au milieu d'un cloaque.

Alors, devant cette espèce d'incompréhension de l'importance des questions que nous posons, je voudrais questionner un peu plus profondément à ce propos d'un des Socialistes français les plus éminents qui disait encore récemment : «L'écologie politique ne s'intéresse qu'aux effets et non pas aux causes.»

■ IL SEMBLERAIT QUE LES SOCIALISTES, PAR «ÉCOLOGIE POLITIQUE», ENTENDENT DES GENS QUI NE S'INTÉRESSERAIENT QU'À L'ÉCOLOGIE, ELLE-MÊME RÉDUITE À L'ENVIRONNEMENT.

Et encore, même pas. J'ai entendu tout à l'heure Jacques Delors dire : «Même pas l'écologie, mais plus largement l'environnement» ce qui m'a plongé dans un abîme de perplexité... Qu'est-ce que c'est que cette «écologie» qui

n'est pas l'environnement, qui est plus restreinte même que les questions de l'environnement ? Quelle est la représentation que les Socialistes se font des questions que posent les écologistes, pour que même «l'environnement» soit plus large que «l'écologie» ?

■ *Nous, nous considérons que l'écologie politique est, au contraire, quelque chose qui englobe le social, qui le surplombe, qui englobe à la fois l'humanité, son activité et les sous-produits de son activité sur son propre environnement.*

En ce sens, nous pensons non seulement que l'humanité fait partie de la nature, ce qui, après tout, n'est pas un «scoop», mais beaucoup plus profondément que nous en sommes arrivés à une situation telle que c'est la nature entière qui est humanisée. La crise de l'environnement n'est jamais que la trace matérielle sur un certain nombre de composants de notre planète des rapports sociaux que l'humanité y a développés.

■ NOUS CHERCHONS À RAPPORTER LA CRISE ÉCOLOGIQUE À SA CAUSE, C'EST-À-DIRE À UNE FAMILLE DE MODELES DE DÉVELOPPEMENT, D'AILLEURS DIVERS, QUE NOUS RATTACHONS SOUS UN MEME TERME GÉNÉRIQUE : LE PRODUCTIVISME.

Cette conception selon laquelle le progrès se mesure à la croissance inconditionnelle de la production matérielle de marchandises ou de biens collectifs.

■ Pour dire les choses encore autrement, nous considérons que si les rapports homme/nature sont mauvais, c'est que ce sont les rapports hommes/hommes et en particulier les rapports hommes/femmes qui sont mauvais.

Peut-être cela reflète-t-il en effet un point de vue «pessimiste luthérien», étymologiquement parlant. Je crois, malgré mon nom, avoir des racines suffisamment latines et catholiques pour dire que ces préoccupations sont un peu plus largement partagées.

■ CE PRODUCTIVISME, OU EN VOYONS-NOUS L'ORIGINE ? Probablement comme vous, dans l'idéologie et les valeurs qu'ont mises en place les «bourgeois conquérants» du XIX<sup>e</sup> siècle. Est-ce à dire pour autant que nous nous accordions sur l'analyse et sur l'adversaire ? C'est un peu plus compliqué que cela.

Pour être un peu provocant, je dirai aussi que le socialisme historiquement constitué, le socialisme tel qu'il a réellement existé sous la forme, notamment de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationales et de leurs épigones, au lieu de combattre ce productivisme des bourgeois conquérants, l'a, en quelque sorte, fait sien, en a adopté les valeurs, en a adopté l'idéal. Simplement, il a voulu soit en assumer la responsabilité à son propre compte, soit en partager les fruits.

■ Evidemment, on trouvera bien chez tel ou tel auteur, à commencer par Marx, des mises en garde contre cette tentation : «Le capitalisme ne peut prospérer qu'en épuisant le travailleur et la terre, etc.» Mais, justement, je me demande (et beaucoup d'écologistes avec moi) si l'une des tendances permanentes du mouvement ouvrier n'a pas été de passer un compromis avec l'idéologie des bourgeois conquérants sur le dos de la terre et, comme l'humanité fait partie de la planète terre, de passer ce compromis sur le dos d'une partie même de l'humanité, soit de la même génération, soit des générations futures.

*Il y a deux façons, fort différentes il est vrai, de passer ce compromis productiviste*

■ ON PEUT VOULOIR ASSUMER LE PROJET PRODUCTIVISTE, et cela a été le cas du stalinisme, disons du communisme (puisque, pour reprendre le mot de Kozłowski «ils nous ont volé même le mot communisme»). Devenir soi-même les bourgeois conquérants, devenir ces «Prométhée» modernes qui mesurent leur conception du progrès à l'accumulation de constructions, aux usines les plus grosses, aux barrages les plus puissants, aux centrales nucléaires les plus hardies...

■ AUTRE FAÇON TOUT À FAIT DIFFÉRENTE ET PRÉFÉRABLE JE L'AVOUE, CELLE DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE : reconnaître le rôle effectif de l'entrepreneur dans la mise en œuvre des forces productives, être simplement l'aiguillon du développement des forces productives, mais en exigeant un partage des fruits de la croissance de telle façon que le patronat ne puisse s'en tirer qu'en faisant croître les forces productives.

Cette position, développée de Kautsky à nos jours, certes, a donné moins d'abominations au plan des droits de l'homme, mais elle n'est pas moins res-

ponsable (et je dirais qu'elle l'est plus) de la dégradation à terme des conditions de reproductibilité de la planète.

■ Aujourd'hui, me direz-vous, on n'en est plus là (encore que...) : de toute façon, «ils» ont repris tous les pouvoirs, ce sont «eux» (eux, le patronat privé, les intérêts privés, le libéral-productivisme, dirions-nous dans notre langage à nous) qui assument ce développement des forces productives, en proposant un autre modèle de développement que la social-démocratie, en suscitant la guerre de tous contre tous afin de faciliter le progrès.

Pour les libéraux, il s'agit non pas d'exiger le progrès social pour avoir le progrès technique, mais simplement d'organiser la compétition pour avoir, dans tous les cas de figure, le progrès technique : «Pourquoi faut-il la compétition ? Pour aiguillonner le progrès technique. Et pourquoi faut-il le progrès technique ? Eh bien, évidemment, pour affronter la compétition.»

■ Ce modèle de développement, qui semble avoir triomphé dans les années quatre-vingt mais qui se heurte à des multitudes d'obstacles, à commencer par la crise écologique, c'est certainement (je le reconnaitrai volontiers avec vous) non seulement un moyen d'épuiser le travailleur, mais un modèle de développement qui épuise la terre comme on ne l'a jamais fait jusqu'à présent.

■ En organisant la guerre de tous contre tous, en organisant la croissance inconditionnelle des plus forts, en faisant sauter tous les garde-fous sociaux et économiques, en obligeant les peuples endettés à «faire feu de tout bois» (c'est vraiment le cas de le dire en ce qui concerne le Brésil !), le libéral-productivisme est en train de déchaîner une crise, vers laquelle l'ancien compromis social-démocrate débouchait de toute façon, mais qui s'était un peu estompée avec la récession et la stagnation des années soixante-dix.

*Aujourd'hui, c'est reparti..., c'est reparti pour se heurter immédiatement à un obstacle : la crise écologique.*

Nous sommes un peu dans la situation du XIV<sup>e</sup> siècle quand l'épuisement des sols, l'exaspération des rivalités entre seigneurs et serfs aboutissaient à un tel taux de défrichement que le premier microbe de la peste passant par là pouvait, en quelques années, anéantir les deux tiers de la population européenne. Autrement dit, se noue actuellement une crise écologique qui

marque à la fois l'épuisement d'une certaine manière de produire, mais également l'exacerbation d'une certaine façon de mépriser à la fois le travailleur et la terre.

■ ALORS FACE À CE PAROXYSMES PRODUCTIVISTE QU'EST LE LIBÉRAL-PRODUCTIVISME, je ne voudrais pas trop m'étendre sur ce qu'ont fait les Socialistes français. D'abord cela risquerait de ne pas être poli. Je suis de ceux qui pensent qu'ils n'ont pas fait grand-chose, ou plutôt qu'ils ont adhéré à ce qui s'est aussi fait. Ils y ont adhéré en voulant lui donner un visage humain, mais ils ont eux aussi, tout au long des années quatre-vingt, proclamé l'idéal de la concurrence et de la libre-compétition, proclamé la nécessité de la modernisation sans penser les buts et les moyens de cette modernisation. Qu'ils l'aient fait par ruse de la raison, par vue à long terme, en se disant : «On va montrer qu'on est capable de gérer n'importe quoi, donc qu'on sera capable, un jour, de gérer notre propre projet», qu'ils l'aient fait par suite de difficultés rencontrées par toutes les autres voies, je crois que c'est à vous d'en discuter.

*Il faut bien que vous compreniez toutefois la réticence d'un certain nombre de militants se reconnaissant dans le mouvement «Vert» à concevoir, ainsi, que le socialisme représente un autre visage que l'écologie...*

Qu'est-ce que serait un «visage» du socialisme ou de l'écologie sur lequel nous pourrions nous entendre ? Il me semble qu'il faudrait d'abord négocier. Nous avons énoncé notre conception du progrès à de nombreuses reprises :

■ UNE CONCEPTION DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL, DE LA PRODUCTION OU LA CROISSANCE (je dis bien la croissance) de la productivité, de la qualité des produits, passerait par l'implication négociée, la mobilisation démocratique de l'imagination et de l'intelligence des travailleurs.

■ UN MODELE DE DÉVELOPPEMENT DANS LEQUEL LES FRUITS DE CETTE CROISSANCE DE LA PRODUCTIVITÉ seraient distribués non pas principalement en croissance du pouvoir d'achat, mais en croissance massive du temps libre, avec tous les mécanismes institutionnels, y compris coercitifs, que cela implique.

■ UN MODELE DE DÉVELOPPEMENT DANS LEQUEL L'ÉTAT-PROVIDENCE, AU LIEU DE RECULER, connaîtrait une trans-croissance vers une communauté-providence, dans laquelle les mêmes fonds publics seraient utilisés non pas à maintenir les exclus dans un statut d'assistés, mais au contraire à leur fournir les moyens d'entrer d'une façon non privée, non publique, «tierce», dans la production des tâches, de services d'utilité sociale.

■ UN MODELE DE DÉVELOPPEMENT DANS LEQUEL NON SEULEMENT SERAIT ABOLI LE PIEGE DE LA DETTE (dont Lula, le candidat du Parti des travailleurs brésiliens nous a si bien dit que «si l'Amazonie était le poumon du monde, la dette en était la pneumonie»), mais qui, au-delà de l'abolition de la dette, essaierait d'éviter le retour des erreurs passées, c'est-à-dire imposerait au libre-échange des clauses sociales et des clauses écologiques.

■ DE TOUT CELA, NOUS POUVONS DISCUTER. SI, UN JOUR, VOUS VOULEZ CONSIDÉRER QUE CE MODELE-LÀ, APRES TOUT, C'EST LE VOTRE (vous l'aviez déjà cru en 1977), alors c'est vrai que l'écologie est un autre visage du socialisme, et le socialisme un autre visage de l'écologie. Mais discutons-en. Seulement, encore une fois, n'oubliez pas une chose : pour les générations qui sont arrivées à la conscience politique dans les années quatre-vingt et qui sont aujourd'hui la base principale de l'électorat «Vert», à part deux années qui ont été une leçon salutaire, le socialisme a toujours été au pouvoir en France. Autrement dit, il faut bien voir que la question des mots se pose, d'une certaine façon, ici comme dans les pays de l'Est. Non pas en termes d'horreur, mais en termes de dévaluation des mots.

*Mais comme aurait dit La Rochefoucauld : «C'est un grand avantage que de ne pas exercer le pouvoir, mais il ne faut pas en abuser !»*